

La confabulation poétique de Boccace

FRANÇOISE GRAZIANI

Université de Corse (UMR CNRS 6240 LISA)

grazianifrancoise@gmail.com

Pour défendre sa *Généalogie des Dieux* contre ceux qui pourraient dénigrer « l'indécence » de sa composition (*compositionis indecentia*)¹, toute lézardée (*rimosum opus*), mutilée (*mutilum*) et pleine de cicatrices (*cicatricibus plenum*), tordue (*strambum*) et mal jointe (*nec bene compactum*)², Boccace soutient avec ironie que ce choix, en partie imposé par la matière elle-même,

1 — *Praeter compositionis indecentiam, paulo ante redargutam, multa esse omissa, quae apponi debuissent, hi forsitan superaddent vel alii.* (*Genealogia Deorum* XV, 4, « Outre l'indécence de la composition, à quoi je viens de répondre, ceux-là ou d'autres iront dire que beaucoup de choses ont été oubliées qui auraient dû y être »). Je traduis toutes les citations d'après Zaccaria, V. (éd.), G. Boccaccio, *Genealogia deorum gentilium*, Milano, 1998.

2 — *Dicentque, postquam rimosum opus viderint, nec bene compactum, nec diu mansurum, ruinam premenstrantibus fascientibus rimis. [...] Istud idem circa principium testatus, his quibus potui rationibus ostendens, cur strambum, mutilum, cicatricibus plenum existimarem illud futurum* (XV, 2, « Ils diront, après avoir vu cette œuvre toute lézardée, qu'elle est mal jointe et n'est pas faite pour durer, sa ruine étant annoncée par tant de lézardes. [...] C'est bien ce que dès le début j'ai moi-même constaté, en exposant toutes les raisons pour lesquelles j'estimais qu'elle serait tordue, mutilée et pleine de cicatrices »).

est pourtant le plus approprié (*aptius*), le plus solide et le plus durable³. Cette ironie mérite d'être prise au sérieux, car on la retrouve dès le prologue narratif où le mythographe se représente lui-même, à la première personne, comme un marin inexpérimenté recevant du « roi de Jérusalem et de Chypre » la mission sacrée de collecter les épaves de « l'immense naufrage » des civilisations détruites par le temps et les hommes (I, *proem.*) :

Undique in tuum desiderium, non aliter quam si per vastum litus ingentis naufragii fragmenta colligerem sparsas, per infinita fere volumina deorum gentilium reliquias colligam, quas comperiam, et collectas evo diminutas atque semesas et fere attritas in unum genealogie corpus, quo potero ordine, ut tuo fruaris voto, redigam. [...] Non expectes, post multum temporis dispendium et longis vigiliis elucubratum opus, corpus huiusmodi habere perfectum; mutilum quippe, et utinam non membrorum plurium et fortasse distortum seu contractum gibbosumque habendum est iam rationibus premonstratis.

« Partout, selon ton désir, non autrement que si je recueillais sur d'immenses plages les épaves dispersées d'un gigantesque naufrage, dans un nombre presque infini de volumes je recueillerai les restes des dieux antiques que je retrouverai, et ainsi recueillis, érodés par le temps, à moitié détruits et disloqués, je les réduirai au corps unifié d'une généalogie, dans l'ordre que je pourrai, pour complaire à ton désir. [...] Mais ne t'attends pas à ce qu'il ait un corps parfait : il sera mutilé, en espérant qu'il ne lui manquera pas trop de membres, et peut-être pour les raisons que j'ai déjà exposées arrivera-t-il tout tordu, contracté et bossu. »

Comme les prologues de Fulgence qui mettent en scène une ironique complicité entre le poète (ou les Muses) et son interprète, cette fable allégorique expose sous une forme à peine voilée un programme

3 — *Nequise membra hujus aptius collocari* (XV, 3, « On n'aurait pu en disposer les membres plus justement »). *Non appositum est quod minime compertum est* (XV, 4, « On n'a rien ajouté qui ne soit une découverte »). *Perseveravere saepe diutius quae minus duratura videntur* (XV, 2, « Souvent a été préservé ce qui semblait être le moins durable »). *Si more mortalium per conjecturas de futuris providere velimus, in longum perseverabit hoc opus. Vidimus enim persaepe in saxo firmatas arces, in ruinam ire citius quam in palustri luto piscatoria situata domus* (XV, 2, « Si à la manière des mortels nous voulons prévoir le futur par conjectures, cette œuvre durera longtemps. Car on voit bien souvent des citadelles bien assurées sur leur rocher tomber en ruines plus vite qu'une maison de pêcheur située dans la boue des marais »).



herméneutique si difficilement interprétable qu'il donne lieu à bien des malentendus. Ces malentendus doivent être pris en compte comme constitutifs de la pratique mythographique, car Boccace explique que ce que le mythographe et le poète ont en commun, c'est aussi de ne pas être compris.

C'est à la fin du recueil qu'est livrée la clé d'interprétation de cette recherche que Boccace lui-même décrit comme une collecte, ou plus exactement une recollection des fragments dispersés à la fois dans le temps et dans l'espace, et que le mythographe entreprend de transporter sur un navire de fortune en opérant une *translatio* qui est à entendre à la fois littéralement et dans tous les sens : géographique, historique, symbolique, métaphorique, linguistique, idéologique, politique. Les deux derniers livres de la *Généalogie des Dieux*, qui s'attachent à démontrer théoriquement « la dignité du nom de poète », sont habituellement considérés comme un appendice⁴ et souvent détachés du corpus de mythes auquel ils servent pourtant d'amarres pour le protéger d'un nouveau naufrage (XV, *proem.*). Car c'est bien la défense de la poésie longuement développée dans le livre XIV qui est tout ensemble le moteur et le point d'attache de cette aventure, tandis que le livre XV en soutient l'utilité pratique en plaçant le marin, le navire et son chargement sous la protection du « roi de Jérusalem et de Chypre ». Boccace insiste beaucoup sur la réelle présence de ce roi qu'il n'a pas connu directement mais qui était l'ami de tous les savants qui l'ont initié à la lecture d'Homère et à la connaissance des mondes anciens⁵. Cette insistance sert aussi à maintenir l'équivoque, car le lecteur dispose de nombreux indices pour comprendre que ce roi si « bienveillant » est un avatar de ceux que les Anciens divinisaient : quand Boccace place son livre sous sa protection il est déjà mort et son double royaume, figure d'une alliance possible entre christianisme et paganisme, n'existe plus. Non seulement il ne faut donc pas détacher les deux derniers livres de la composition si « imparfaite » qu'ils soutiennent, mais ce sont eux qui lui donnent sa cohérence et peuvent la rendre durable. Ce sont eux aussi, en dépit d'une autodérision un peu trop affichée, qui explicitent la validité herméneutique de cette archéologie de la pensée, à condition de ne pas attendre de Boccace ce qu'il ne promet pas : la vérité sur les mythes. Sa

4 — DELÈGUE 2001, ÁLVAREZ/IGLESIAS 2016.

5 — XV, 6 (*Insignes viros esse, quos ex novis inducit in testes*, « Ce sont des hommes éminents qui sont cités comme témoins parmi les modernes ») et XV, 13 (*Vero, non ficto regis mandato hoc opus compositum*, « C'est sur l'ordre réel et non fictif du roi que cette œuvre a été composée »). Sur la date de composition de la *Genealogia deorum* (1360-75) et les liens indirects entre Boccace et le roi de Chypre Hugues IV de Lusignan, mort en 1359, voir ÁLVAREZ/IGLESIAS 2007 (*Introducción*, p. xxxii) et 2015, p. 281-284.



reconstitution du corps des fables ne prétend pas au vrai, mais Boccace lui assigne le même statut de « confabulation » qu'il entend faire reconnaître à l'activité poétique (XIV, 9). Ce recueil n'en est pas moins, insiste-t-il, un corps unifié (*unum corpus*) qui recompose par conjecture, plutôt que par une science certaine, des enchaînements de filiations qui relient les dieux, la nature et les hommes à partir de ce dieu des origines qu'il a été le premier à trouver et qu'il appelle Démogorgon (XIV, *proem.*) :

Et undique, o clementissime rex, juxta promissum veteris naufragii, prout concessum est, desuper fragmenta collegimus, et in unum corpus, qualecumque sit, pro viribus ingenii nostri redeimus ; adeo ut a Demogorgone, quem primum deorum omnium errantes prisci dixere, initio sumpto, per ejusdem successiones ordinate ad extremum usque Jovis tercii filium Eolum, ejusque Eoli Athamantem, et Athamantis Learcum et Melicertem filios deduximus, omni diligentia adhibita, ut tuum desiderium impleretur.

De tous côtés, ô roi très clément, conformément à notre promesse nous avons collecté les vestiges subsistant de l'antique naufrage, du moins ce qu'il nous en a été donné de trouver, et selon les forces de notre esprit nous les avons réduits en un seul corps, quel qu'il soit, de sorte qu'à partir de Démogorgon, que nos premiers ancêtres errants ont dit être le premier de tous les dieux, suivant l'ordre des successions nous avons progressé jusqu'au dernier fils du troisième Jupiter, Éole, puis au dernier fils de cet Éole Athamas, et jusqu'à Léarque et Mécicerte fils d'Athamas, en y attachant le plus grand soin pour satisfaire à ton désir.

La fable généalogique ne fait pas le compte d'un état des connaissances acquises ou des idées reçues sur les mythes, elle est explicitement donnée comme un principe d'intelligibilité dont l'auteur assume la responsabilité. Je voudrais montrer ici comment elle structure la composition en articulant logiquement entre elles les deux autres confabulations dont Boccace revendique la paternité, celle du naufrage des civilisations et celle de Démogorgon, dieu « inconnu » dont il prévient qu'il est si archaïque qu'on n'en trouve trace dans aucun texte écrit mais seulement chez ces bergers-poètes d'Arcadie que la tradition grecque et romaine considérait comme les premiers « théologiens » (I, *proem.*).

Boccace établit un parallèle implicite entre ces trois fables, qui rythment son parcours « sur la mer des errances » et représentent à la fois un bouleversement physique et un engagement éthique. Comme Démogorgon et comme « l'immense corps des dieux à présent ruiné et presque réduit en cendres » (I, *proem.*), la composition du recueil de fables est une reconstruction mentale démesurée, que sa taille « colossale » rend aussi fragile



que les monuments du passé dont elle cherche à rendre compte mimétiquement (XV, 1) :

Circumspicient, scio, Colosseum hunc undique jam dicti seu alii intentis oculis carptores egregii, eoque conspecto, ariolor dicturi sint pia forsan intentione (durum enim homini est hominum mentes cognoscere) tam grande opus minime oportunum esse, et ideo in precio non futurum.

Je sais bien qu'ils vont observer ce Colosse d'un œil attentif et dans tous les détails, les nobles censeurs dont j'ai déjà parlé ou d'autres encore, et après l'avoir inspecté je prévois qu'ils vont dire, dans une pieuse intention sans doute (car il est ardu pour un homme de connaître l'esprit des hommes) qu'un si grand ouvrage n'est pas du tout opportun et sera donc sans valeur.

Il est en effet bien difficile d'appréhender d'un regard ce corps « colossal », aussi démembré et fissuré que le Colosse de Rhodes qui fut pourtant la septième merveille du monde ancien et qu'un séisme a ruiné. Mais en reconstruisant ainsi « le corps des dieux » Boccace a fait en sorte d'en consolider les articulations en y plaçant pour le lecteur futur des indices d'intelligibilité, qui rappellent constamment la fonction structurante et « polysème »⁶ de cette analogie entre la confabulation du mythographe et l'objet de ses recherches. Boccace ne fait peut-être pas directement référence ici au Colosse de Rhodes détruit peu de temps après sa construction, mais plutôt à sa réactualisation romaine, la gigantesque statue du Soleil qui orna longtemps le théâtre des Flaviens⁷ et qu'une épigramme proverbiale attribuée à Bède le Vénérable associait à la grandeur et décadence de l'Empire Romain : *Quamdiu stabit coliseus, stabit et Roma ; quando cadet coliseus, cadet et Roma ; quando cadet Roma, cadet et mundus* (« Tant que durera le Colosse, Rome durera ; quand le Colosse tombera, Rome tombera ; quand Rome tombera,

6 — *Insuper, rex praecipue, sciendum est his fictionibus non esse tantum unicum intellectum, quin imo dici potest potius polisenum, hoc est multiplicium sensum.* (I, 3, « En outre, illustre roi, il faut savoir que pour ces fictions il n'y a pas qu'une seule interprétation, mais on pourrait plutôt dire leur sens polysème, c'est-à-dire multiple »). Boccace emploie pour la première fois le mot grec latinisé pour expliquer les allégories de Dante : « j'ai dit que ce livre est polysème parce que tous les sens, celui qui voudrait y regarder de près pourrait en partie les lui donner. » (GRAZIANI 2009², p. 143).

7 — Le nom actuel du Colisée a été tardivement attribué par métonymie au grand amphithéâtre construit par les Flaviens, et près duquel Néron avait fait construire sa propre statue géante, le *Colosseum*, que ses successeurs ont transformée en statue du Soleil, en prenant soin de remplacer la tête couronnée de rayons par leur propre effigie. Le Colosse de Rhodes, une des sept merveilles du monde ancien auquel ces réactualisations successives font clairement allusion, représentait Hélios, le dieu soleil archaïque. Le culte d'Hélios, un des Titans détrônés par Zeus et les Olympiens, a longtemps subsisté en Méditerranée orientale, d'où il a été réintroduit avec beaucoup d'autres dans la Rome impériale.



le monde tombera »)⁸. C'est ainsi que la composition d'un recueil en apparence si « indécent »⁹ entend obéir à la mission impossible confiée au mythographe amateur par le roi de Chypre et de Jérusalem : sauver le monde d'un nouveau naufrage en reconstruisant le Colosse. Mais on se tromperait en croyant que cette entreprise doit servir à stabiliser un nouvel empire ou une religion nouvelle, il s'agit plutôt pour Boccace de réunifier « la république du genre humain » à la manière des poètes, qui savent comment les contraires s'accordent (X, *proem.*) :

Et, quod non minimum humani generis reipublicae bonum est, his agentibus navigationibus maris huius, factum est, ut Cymber et Celta altero orbis ex angulo non nunquam sentiant, qui sint Arabes, quid mare Rubrum, quid et Sabea nemora sudent. Hyrcanus et Tanays incola Athlanticos noscant Hesperidas, et eorum etiam gustent aurea mala. Ferventes Ethyopas et Nylum ac Lybicas pestes gelidus Yperboreus lustret et Sarmata. Sic et Hispanus Maurusque visitatus visitet Persas et Yndos et Caucasum. Et Tyles ultima calcet Taprobanis litora, et dum sua invicem permutant bona, mores non solum legesque et habitus mirentur, fit, quin imo qui se, dum alterum intuetur, ex altero quam sit mundo, nec uno eodemque se cum illo ambiri oceano arbitratur, ritus miscet, fidem mercimoniis comunicet, amicitias iungat, et, dum sua docent ydiomata, discunt etiam aliena, et sic fit, ut quos fecerat distantia locorum extraneos, navigatio iungat faciatque concordos.

Ce qui n'est pas moins bénéfique pour la république du genre humain, les navigations sur la mer Méditerranée ont eu pour effet que les Cimbres et les Celtes sont allés voir d'un autre côté du globe pour connaître qui sont les Arabes, ce qu'est la mer Rouge et ce qui sort des arbres de Saba, que les habitants de Tanais et d'Hyrcanie ont pu découvrir le pays des Hespérides et goûter leurs pommes d'or, que l'Hyperboréen et le Sarmate gelé ont pu connaître la chaleur du Nil et d'Éthiopie et les déserts de Lybie, et que le More et l'Espagnol visités ont visité les Perses, l'Inde et le Caucase, et de l'extrême Thulé on a parcouru les côtes de Taprobane, et quand on échange mutuellement ses biens, on s'intéresse aussi chez l'autre non seulement aux coutumes, mais aux lois et au caractère : alors, celui qui observe l'autre et comprend qu'il vient d'un autre monde qui n'est pas entouré par un seul et même océan que le sien, celui-là est prêt à mêler

8 — Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Bâle, 1762, t. I, II p. 407 (Beda, *Excerptis seu Collectaneis*). En 1678 Du Cange comprend qu'il s'agit du théâtre romain, comme la plupart des modernes, mais ce nom ne lui était pas encore attribué au Moyen Âge : c'est la statue géante qui symbolise la fragile puissance des Empires).

9 — *Non indecens esse quosdam Christianos tractare gentilia*, XV, 9 (« Qu'il n'est pas indécent pour des Chrétiens de traiter de choses païennes »).



les rites, à faire commerce de marchandises en toute confiance, à nouer des amitiés, à enseigner sa langue aux autres et apprendre leur langue, et c'est ainsi que ceux que la distance des lieux avait faits étrangers, la navigation les a unis dans la concorde.

Mais la concorde entre les peuples ne peut être maintenue qu'à condition que cette circulation soit permanente et libre, ce dont le mouvement « errant » de la collecte de vestiges mythographiques est la figure.

1. Le naufrage des civilisations¹⁰

Si Boccace insiste tant sur la nature « monstrueuse » et « imparfaite » de sa recherche de sens, c'est qu'elle n'a pas pour visée la vérité historique ou la réhabilitation des anciens dieux mais la démonstration de la nécessité permanente des fables, que tous les censeurs passés, présents et futurs s'accordent à considérer au mieux comme indignes d'un esprit sérieux, au pire comme nuisibles. Composée pêle-mêle de récits, de gloses, d'allusions, de conjectures nouvelles et anciennes, ainsi que de toutes sortes d'ornements hétérogènes qui en font une sorte de monstre hybride, la compilation mythographique révèle d'abord la richesse polysémique d'une tradition que tout condamne à l'oubli et qui ne meurt jamais, avec « l'intention » d'en démontrer la constante inventivité, qui ne cesse de stimuler la libre pensée. Ce grand corps brisé que Boccace s'est engagé à « composer », prévient-il d'emblée, exige du mythographe de l'audace et de l'imagination, et donc aussi la liberté de combler les manques à sa façon¹¹. Ce « travail de théologien », assumé en dépit ou à cause de toutes les difficultés qu'il comporte¹², consiste d'une part à compiler tout ce qui a été écrit non seulement en latin et en grec, mais dans toutes les langues connues, et d'autre part à réinventer ce qui a été occulté ou perdu, sans craindre les mélanges et les « contaminations »

10 — GRAZIANI 2015^b.

11 — *Ubi defecerint seu minus iudicio meo plane dixerint, meam apponam sententiam; et hoc libentissimo faciam animo.* (I, *proem.* « Quand il manquera des morceaux ou quand je ne les jugerai pas assez parlants j'ajouterai ma propre interprétation, ce que je ferai avec la plus grande liberté d'esprit. »).

12 — *Sane circa huiusmodi explicationes longe plus quam putes difficultatis et theologi hominis labor est, nam, dato, iuxta Varronis sententiam, ubi de divinis et humanis rebus multa descripsit, genus hoc theologie sit, quod mithicon seu, ut aliis placet et forte melius, physicon dicitur, et si plurimum ridende falsitatis habeat, multum tamen ad illam eliciendam artis exquirat.* (I, *proem.* « Assurément, concernant ce genre d'explication il y a beaucoup plus de difficultés qu'on ne pense et c'est un travail de théologien, d'autant que, suivant le sentiment de Varron qui a tant écrit sur les choses divines et humaines, la théologie dont il s'agit est celle qu'on appelle mythique ou, de l'avis peut-être meilleur de quelques autres, physique, et s'il y a là beaucoup de fausseté risible, il faut pourtant un grand art pour l'en arracher »).



synchrétiques¹³. La même liberté est requise du lecteur « bienveillant » qui accepte de suivre les « errances » d'un parcours déclaré plus retors que les quatre labyrinthes situés par les anciens aux quatre points cardinaux délimitant le monde habité, un en Étrurie, un en Égypte, un en Crète et un à Lemnos (I, *proem.*). Mais un labyrinthe est fait pour qu'on puisse en sortir, et celui qu'imagine le mythographe n'est pas plus « inextricable » que les fables des bons poètes, dont il soutient que « ceux qui y appliquent un intellect sain peuvent toujours les débrouiller » (XIV, 17).

L'aventure est si risquée, raconte la *fabula* du prologue, qu'elle ne devrait être permise qu'aux poètes, dont l'art, l'audace, l'ingéniosité et la mémoire sont les principales qualités, ce dont Boccace se prétend dépourvu¹⁴. Mais elle exige aussi du lecteur perspicace qu'il fasse l'effort de comprendre ce qu'est véritablement l'utilité à la fois publique et privée de la poésie, en exerçant la même liberté de pensée (XV, 1) :

Hoc autem opus, dum fictionibus velamentum amovet, et eruditos fuisse viros poetas ostendit, et legentibus facit fabulas cum delectatione fructuosas. Et sic, qui falsa opinione perisse videbantur poetae, reipublicae insignes et quasi redivivi redduntur, et privatim quae incognita abiciebatur utilitas, per hoc patefacta colligitur, et ad altiores sensus etiam ingenia legentium excitantur.

Mon œuvre, en même temps qu'elle enlève leur voile aux fictions, montre que les poètes furent des hommes érudits, et rend les fables profitables autant que délectables à ceux qui les lisent. Et ainsi les poètes, qu'une fausse opinion croyait morts, reviennent comme ressuscités dans leur dignité républicaine, et leur utilité privée, qui était rejetée parce qu'inconnue, s'y restaure révélée au grand jour, et l'esprit de ceux qui lisent est poussé à chercher plus haut sens.

Contre l'opinion de ceux qui traitent les poètes de menteurs et accusent leurs « ridicules fabulations » de n'être que tromperies, Boccace défend avec force la nécessité des obscurités et des équivoques qui caractérisent la « composition » de leurs fables. Communément définies par les humanistes médiévaux comme des voiles tissés de bonnes intentions, les fables et les

13 — GRAZIANI à paraître.

14 — *Quis mortalium erit, cui sint vires tam solidae, tam perspicax ingenium tamque tenax memoria, ut omnia videre queat apposita, et intelligere visa et intellecta servare, et demum calamo etiam exarare et in opus collecta deducere ?* (I, *proem.* « Quel mortel aurait des forces assez solides, un esprit assez perspicace et une mémoire assez ample, pour être capable de voir tous les rapprochements, comprendre ce qu'il a vu et conserver ce qu'il a compris, et finalement le graver de sa plume et tirer de sa collecte une œuvre ? »).



fictions poétiques sont des « figures » conçues et « feintes » par un « fabulateur » qui non seulement sait ce qu'il fait, mais fait ce qu'il veut parce qu'il le fait avec art¹⁵ :

Sic non nulli consuevere fabulam diffinire : fabula est exemplaris seu demonstrativa sub figmento locutio, cujus amoto cortice, patet intentio fabulantis. [...] Et quod poeta fabulam aut fictionem nuncupat, figuram nostri theologi vocavere.

Voici donc la définition commune que plus d'un donnent de la fable : la fable est une parole exemplaire ou démonstrative couverte de fiction, dont une fois ôtée l'écorce se révèle l'intention du fabulateur. [...] Et ce que le poète appelle fable ou fiction, nos théologiens l'ont nommé figure.

La défense de la poésie est donc bien ce qui fonde l'activité mythographique dans son principe, puisque c'est la théologie des poètes qui maintient les civilisations en vie. Les deux derniers livres traduisent en langage clair ce que les treize autres s'attachent à démontrer : que les mythes sont des constructions savantes, qu'ils ne cessent d'être d'actualité malgré leur statut archaïque, et qu'il faut les interpréter, selon le principe énoncé dans la *Poétique* d'Aristote (VI, 1450 a 5), comme un composé « synthétique » d'éléments qui, à l'image de l'ordre du monde, doivent être configurés en un ensemble cohérent pour être vivant¹⁶. Boccace a pu avoir une connaissance indirecte de la *Poétique* à travers la culture byzantine des érudits calabrais qui l'ont initié à la lecture d'Homère, mais comme Dante et comme tous ses contemporains il connaît bien les principes fondamentaux de la physique aristotélicienne, qui fonde le système de pensée médiéval sur lequel s'est développée la défense des fables poétiques.

La fiction allégorique du prologue et les deux livres théoriques qui concluent le parcours répètent avec insistance cette nécessité de retrouver le « plus haut sens » des fabulations poétiques pour accorder les « choses divines et humaines » comme l'avait fait Varron dans ses *Antiquités*, une autre recomposition archéologique elle aussi ruinée. Boccace interprète à sa façon la théologie tripartite de Varron pour confirmer son idée centrale, déjà formulée dès le prologue, que la « théologie mythique » des poètes est une « physiologie » convertie en « éthologie », autrement dit qu'elle doit s'entendre indissociablement en un sens « naturel et moral » (XV, 8) :

15 — GRAZIANI 1994.

16 — Sur le rapport entre la définition aristotélicienne du *mythos* comme *synthesis* et sa conception de l'ordre du monde, voir GRAZIANI 2016.



Ex his enim physica poetis egregiis attribuitur, eo quod sub fictionibus suis naturalia contegunt atque moralia et virorum illustrium gesta et non nunquam, que ad suos Deos spectare videntur, et potissime dum sacra carmina primo in Deorum laudes composuere, atque eorum magnalia sub cortice texere poetico, ut in superioribus dictum est, ex quo a prisca gentilitate theologi nuncupati sunt; eosque primos fuisse theologizantes testatur Aristoteles. [...] Si quis poetas dicat theologos nulli facit injuriam [...] esto non nunquam, ut in precedentibus patet, circa honesta eorum theologia versetur, quae saepissime potius physiologia aut ethologia quam theologia dicenda est, dum eorum fabulae naturalia contegunt aut mores.

[Selon Varron] on attribue la physique aux grands poètes, parce que sous leurs fictions ils ont recouvert les choses naturelles et morales et les actions des hommes illustres, et parfois aussi des choses qui semblent concerner leurs dieux, surtout quand ils composèrent pour la première fois des chants sacrés en l'honneur des dieux, et voilèrent leurs effets sublimes sous une écorce poétique, comme il a été dit plus haut : c'est pourquoi ils ont été appelés théologiens par les peuples primitifs, et Aristote [*Métaphysique* A2, 983b28] témoigne qu'ils furent bien les premiers théologiens. [...] Si on veut donc appeler théologiens les poètes on ne fait injure à personne, [...] car bien souvent, comme le montrent les livres précédents, leur théologie touche à des choses honnêtes, et donc devrait bien plutôt se dire *physiologie* ou *éthologie* que *théologie* puisque leurs fables recouvrent des choses naturelles ou morales.

Dans ce long chapitre qui plaide pour une reconnaissance de la « théologie mythique » des poètes, Boccace expose le syncrétisme de sa méthode : de même qu'on appelle hommes tous les êtres vivants dotés de corps et d'âme, bien qu'ils appartiennent à des races différentes et pratiquent parfois des rites barbares, et puisque ce nom commun à tous les hommes recouvre des réalités non seulement multiples mais diverses et parfois opposées, de même celui qui entreprend de recueillir « le corps des dieux » doit accorder des réalités hétérogènes « à la manière des poètes » (*more poetico*) pour en révéler l'unité secrète, ce qui est, insiste-t-il ironiquement, la seule attitude vraiment chrétienne.

A ceux qui ne jurent que par l'univocité du vrai, Boccace répond donc par une collection de fables et d'opinions librement combinées, et qui ne font sens qu'en composition. Aussi la logique de son raisonnement n'apparaît-elle que si on relie le début et la fin, de la même manière que le marin parti à la recherche des épaves du « grand naufrage antique » doit « relier tous les rivages » pour être fidèle à sa mission (I, *proem.*) :

Iussu igitur tuo, montanis Certaldi cocleis et sterili solo derelictis, tenui licet cimba in vertiginosum mare crebrisque implicitum scopulis novus descendam nauta, incertus, num quid opere precium facturus sim, si omnia legero litora et montuosa etiam nemora, scrobes et antra, si opus sit, peragravero pedibus, ad inferos usque descendero, et, Dedalus alter factus, ad ethera transvolavero..

Sur ton ordre, je quitterai donc les collines de Certaldo au sol stérile et plein de coquillages, et, même si ma barque est petite je descendrai, nouveau nocher, dans la mer pleine de remous et d'écueils innombrables, sans savoir quel sera le prix de mon travail si je lie (*legero*) tous les rivages, et si au besoin même je parcours à pied les montagnes boisées, les gouffres et les grottes, si je descends jusqu'aux enfers et si, devenu un autre Dédale, je m'envole à travers les cieux éthérés.

C'est par ce travail de « confabulation » que la lecture active du mythographe peut rendre compte de l'utilité des fables, dont on ne peut révéler les équivoques de manière appropriée qu'en jouant sur les mots (XIV, 9) :

Concedo fabulosos, id est fabularum compositores esse poetas. Nec hoc ignominiosum existimo, nisi uti formasse phylosopho silogismum [...]. Fabula igitur ante alia a for faris honestam summit originem, et ab ea confabulatio, quae nil aliud quam collocutio sonat.

Je concède que les poètes sont fabulateurs (*fabulosos*), c'est-à-dire compositeurs de fables (*fabularum compositores*). Mais je ne crois pas que ce soit là une ignominie, pas plus que pour le philosophe de former un syllogisme [...]. La fable en effet tire honnêtement son origine, avant toute chose, de *for faris*, d'où elle sonne comme *confabulation*, qui n'est autre chose que *collocution*.

Pour comprendre la fonction tout à la fois éthique et physiologique que Boccace attribue au « compositeur » de mythes, le lecteur doit donc relier lui aussi cette profession de foi poétique à la « confabulation » d'un recueil qui articule en un seul corps des mots, des mythes, des langues, des figures et des fonctions divines, des religions et des modèles de société tout aussi hétérogènes et équivoques que les fragments qu'il collige librement. L'hétérogénéité organique de ce « corps de fables », qui se trouve désormais « désarticulé par les brutales rigueurs de l'âge et les pointes acérées de la haine » (I, *proem.*), est en relation avec sa taille colossale qui englobait autrefois la totalité des sociétés méditerranéennes dans une communauté générique de « gens » (*gentilium*) dont la navigation avait fait des voisins.

2. Le remembrement du corps des fables

« De la même manière que je m'y prendrai pour recomposer le corps des fables, prévient Boccace, je procéderai pour tirer de leur dure écorce les sens cachés »¹⁷. Restaurer le corps des mythes est bien autre chose en effet pour le défenseur des poètes qu'arracher l'écorce « ridicule » des fictions pour en extraire la substance vive, comme font les philosophes et les théologiens chrétiens¹⁸. Il entend sauver les mythes en les reconfigurant en fables et non en doctrines, et parce qu'il connaît la polysémie des voiles poétiques, plus il les trouve « déchirés » et troués plus il s'emploie à en réparer la texture de la même manière que le médecin répare les corps (I, *proem.*) :

Satis advertere possum, quid mihi faciendum sit, qui inter confragosa vetustatis aspreta et aculeos odiorum membratim discerptum, attritum, et in cineres fere redactum ingens olim corpus deorum procerumque gentilium nunc huc illuc collecturus et, quasi Esculapius alter, ad instar Ypolitri consolidaturus sum.

Tout ce que je peux m'engager à faire, c'est recueillir çà et là le corps des dieux et des races de géants, autrefois immense et à présent déchiré, désarticulé par les brutales rigueurs de l'âge et les pointes acérées de la haine et presque réduit en cendres : et moi, tel un autre Esculape, je vais le reconstituer à la manière du corps d'Hippolyte.

La figure paradigmatique d'Esculape, que Boccace décrit comme un « homme divin » qui fait revivre Hippolyte en recollant ses membres disjoints, ne s'applique pas sans « intention » au travail de recombinaison du mythographe. De la même manière que redonner sens et dignité à la fonction éthique et « physiologique » des poètes revient à sauver la poésie d'une mort programmée, la reconfabulation du corps des anciens dieux, dont la mort apparente n'est que le signe d'un malentendu, sauve avec leurs mythes les civilisations faussement données pour mortes. Mais pour comprendre cette fonction le lecteur doit opérer ces liaisons dont l'archéologie maritime de Boccace est la métaphore, il doit aller plus loin en relisant plusieurs fables

17 — *Uti componendo membra deveniam, sic sensus absconditos sub duro cortice enucleando procedam* (I, *proem.*).

18 — « La fonction du poète n'est pas d'arracher leur manteau aux fictions (*non eviscere fictionibus palliata*), mais au contraire [...] de les couvrir (*tegere*) et de les soustraire aux regards indignes, si elles sont trop exposées » (XIV, 12). « Le philosophe réprouvre [...] et approuve [...] aussi ouvertement qu'il le peut, le poète cache toutes les conceptions qu'il médite, aussi ingénieusement qu'il le peut, sous un voile de fictions (*poeta quod meditando concepit sub velamento fictionis, quanto artificiosus potest, abscondit*. XIV, 17).

pour les relier entre elles. Dans le chapitre (X, 50) consacré à l'interprétation de la fable d'Hippolyte, dont les poètes attribuent la mort à un monstre surgi de la mer, Boccace explique qu'en réalité Esculape n'a pas eu à le ressusciter, que ce soit par miracle ou par magie, car il n'était pas mort : son corps brisé aux membres désarticulés et dispersés sur la plage a été « recueilli par des voisins » (*pro mortuo a circumvicinis collectus*) et le parfait chirurgien qu'était Esculape a ainsi pu lui « rendre la santé » (*restituisset sanitati*) en réduisant les fractures « par son art » (*arte sua*), sans ménager son temps ni ses efforts (V, 19). L'art du médecin, comme celui du mythographe, exige sans doute du savoir et du temps, mais il est impuissant sans l'assistance d'une communauté solidaire et bienveillante.

C'est le même type de « réduction » chirurgicale que Boccace opère en composant son recueil selon un principe généalogique universel qu'il faut entendre comme une « physiologie » poétique. En rassemblant pour les remettre en forme les fragments dispersés par le naufrage des anciennes civilisations, il recompose, patiemment et avec art, une unité plurielle : un corps qui, selon la physique aristotélicienne, ne saurait être vivant qu'en tant que composé, et à condition que chacune de ses parties soit liée au tout.

3. La généalogie des dieux

Mimétique de la matière mythique qu'elle met en forme, la composition « généalogique » de Boccace permet de découvrir un sens durable aux fictions en les reliant par une « confabulation » herméneutique structurante (I, *proem.*) :

*Rex inclite, summopere cupis genealogiam deorum gentilium et heroum
ex eis iuxta fisiones veterum descendantium, atque cum hac, quid sub
fabularum tegmine illustres quondam senserint viri.*

Illustre Roi, tu désires donc en somme une généalogie des dieux païens et des héros qui d'après les fictions des anciens en sont issus, et en même temps ce que des hommes illustres entendaient autrefois signifier sous le voile des fables.

Le système de relations généalogiques qui relie entre eux tous les dieux rend compte à la fois de leur circulation spatio-temporelle, des rapports entre l'humain et le divin et de la possibilité de survie des civilisations, aussi mortelles pourtant que les hommes et les monuments qu'ils ne cessent de construire, de détruire et de réemployer par fragments en les actualisant. Ce qui intéresse Boccace dans le principe de confabulation qu'il met ainsi en

œuvre, c'est qu'il puisse démontrer le pouvoir de variation induit par la circulation des mythes à travers le temps et l'espace. Pour décrire ces articulations complexes, il lui faut donc trouver un « ordre » qui permette de construire un corps unifié (*unum corpus*) mais pourtant multiple, sur le modèle des généalogies humaines où les noms circulent et se répètent d'une génération à l'autre. Plusieurs Jupiter, plusieurs Neptune, plusieurs Minerve se redistribuent donc ainsi conjointement dans le temps et dans l'espace, avec tous les noms de dieux et de héros bienfaiteurs de l'humanité. Mais il ne s'agit pas pour Boccace de soumettre son art à la volonté des rois qui se servent des poètes pour fonder leur dynastie sur une lignée héroïque ou divine. Son ambition est à la fois plus haute et plus littéralement générique, car c'est « la république du genre humain » qui est l'objet de sa quête.

Si la construction généalogique est bien une fiction « fabuleuse » qui a pour « intention » de signifier une parenté entre l'humain et le divin, la perspective dans laquelle s'inscrit le projet mythographique de Boccace n'est pas non plus d'être au service d'une religion mais, sur un mode humain (*more mortalium*), de combiner une *physiologia* et une *ethologia*. Les héros nés des dieux sont d'abord des hommes de bien, et si tous les bienfaiteurs de l'humanité, inventeurs, civilisateurs, médecins et artistes, méritent d'être divinisés, Boccace n'admet dans cette catégorie ni Alexandre ni Scipion l'Africain, parce que leurs généalogies mythiques ont été « usurpées par fraude et ambition » (XIII, *proem.*). Confabuler une généalogie des dieux signifiante et structurante, c'est tout à la fois rechercher l'origine anthropologique des religions et dépister les illusions et tromperies qu'induisent les théologies politiques.

Cicéron déjà avait interprété comme une sorte de communauté entre dieux hétérogènes l'échange de noms et de fonctions symboliques récurrentes¹⁹, mais en postulant une série de filiations ininterrompues, liées entre elles depuis les origines, Boccace construit une représentation de l'*ethos* divin qui fonctionne à double sens, en brouillant les rapports entre l'humain et le divin pour faire de tous les dieux des médiateurs entre la nature et les hommes. Car sa conception de la physiologie mythique des poètes vise aussi à relier l'origine des religions aux origines du monde²⁰.

Boccace commence par chercher l'origine des dieux chez les anciens *physiologi*, Thalès, Anaximène, Chryssippe, qui assignaient l'origine de toutes

19 — CICÉRON, *De Natura Deorum* III.

20 — GRAZIANI 2006 et 2015^a.

choses à une matière élémentaire : l'eau, le feu ou l'air. Il marque une préférence pour « l'opinion des plus anciens sages d'Arcadie, qui disaient que la terre est cause de toutes choses, car estimant qu'elle avait en elle un esprit divin (*mentem inesse divinam*), comme Thalès le dit de l'eau, ils crurent que par son œuvre tout a été produit et créé » (*crediderunt eius opere omnia fuisse producta atque creata*. I, *proem*). Ce qui ne signifie pas qu'il faut rejeter l'idée que l'Océan ou l'Éther puisse être considérés comme ancêtres des dieux avant Saturne, car finalement il faut que tous les éléments se combinent pour qu'opère cette force de cohésion naturelle. Si le principe créateur de toutes choses ne peut être que la Nature elle-même, et non un démiurge extérieur à l'univers sensible, Boccace admet aussi implicitement qu'il ait pu y avoir plusieurs commencements à la mise en ordre du monde, et donc plusieurs ancêtres communs à ces dieux multiples que les hommes se sont donnés en observant la nature.

4. La sagesse de la terre

Le principe de confabulation poétique qui gouverne la composition d'ensemble du recueil mythographique détermine aussi l'invention de nouvelles figures, composées par déformation, démultiplication, recontextualisation ou déplacement de sens, comme ce Démogorgon dont le nom est une équivoque déformation du démiurge platonicien. Il est désormais établi que Boccace n'a pas inventé ce « barbarisme » puisque son interprétation de la « théologie mythique » de ce nom se rencontre déjà dans des textes médiévaux antérieurs²¹. L'invention de ce dieu absent de toutes les sources antiques et que les mythographes de la Renaissance considéraient déjà comme apocryphe, témoigne d'un malentendu persistant sur les « intentions » de Boccace. Depuis l'humaniste Lilio Giraldi, les philologues dénoncent un abus de confiance, ou se contentent de rappeler que Boccace n'était qu'un helléniste débutant. Mais il suffit de lire les arguments de Boccace pour comprendre qu'il n'a pas fabriqué par erreur un faux dieu, mais qu'il a délibérément joué sur les mots pour composer une fable. Boccace n'a jamais prétendu que ce dieu qu'il dit être « inconnu » mais « populaire » faisait partie du Panthéon grec, en lui faisant place dans un prologue qui précède le « corps » des généalogies divines, il présente clairement son statut

21 — ÁLVAREZ/IGLESIAS 2016.

divin comme métaphorique : Démogorgon, « l'esprit de la terre »²², n'est pas le créateur du monde, comme le démiurge de Platon, c'est une « conjecture » imaginée par Boccace pour relier l'origine des dieux à celle du monde²³.

Boccace explique clairement que Démogorgon n'est pas « le père des choses mais des dieux païens » (*non rerum patrem sed deorum gentilium*) qu'il n'a pourtant pas engendrés. On l'appelle ainsi par métaphore parce qu'il a été l'accoucheur de la Nature, qu'il a assistée en expulsant « de l'utérus du Chaos » (I, 3) les trois principes de vie et de mort que sont, dans l'ordre, la Discorde, Pan et les Parques. La collecte des traces de civilisations archaïques commence bien avec Démogorgon, mais pas « le corps des fables » car, contemporain de l'Éternité, il est hors du temps et sans lieu propre, quoiqu'indissociable de la terre dont il libère les énergies. Grâce à lui se déploie toute une série de figures allégoriques sortant du Chaos, comme chez Hésiode, depuis la Discorde (*Litigium*) jusqu'à l'Éther, dont Boccace fait le père du Ciel (*Ouranos-Caelus*) et d'un premier Jupiter. Mais cette configuration primitive n'est pas à proprement parler cosmogonique, car Démogorgon n'a rien du dieu créateur décrit par le *Timée* dont Boccace ne peut ignorer les nombreux commentaires médiévaux. Il en fait très précisément un dieu « protocosmique », par référence explicite au *Protocosmos* perdu du poète archaïque Pronapidès, cité par Eusèbe comme le maître d'Homère²⁴. En rapportant son origine aux bergers d'Arcadie, et non à des traditions savantes, Boccace associe explicitement Démogorgon au dieu Pan, allégorie du *Mundum Universum*²⁵, dont il décrit minutieusement le corps composite qui unit en un seul corps l'animal et l'humain, le ciel et la terre, le divin et le végétal (I, 4). Boccace explique en outre que ce premier Pan est né juste après Litige, en même temps que les Parques, le Pôle qui marque les limites de l'univers, et la Terre. Arrivent ensuite les premiers-nés de la Terre, Nuit et Érèbe, qui vont s'unir pour engendrer une lignée dont l'ordre et la cohérence relèvent d'une logique paradoxale, avec des noms qui indiquent un point de vue tout humain : Amour, Grâce, Fatigue, Envie, Peur, Tromperie, Obstination, Pauvreté, Misère, Faim, Lamentation, Maladie, Vieillesse, Pâleur, Ténèbre, Sommeil, Mort, et pour finir Charon, associé au Jour et à

22 — *Qui autem terram rerum omnium productricem voluere [...] inmixtam illi divinam mentem Demogorgonem nuncupavere* (I, *proem*. « Ceux qui veulent que la terre ait produit toutes choses [...] et qu'elle ait mêlée en elle un esprit divin, l'appellent Démogorgon »).

23 — GRAZIANI 2006.

24 — ÁLVAREZ/IGLESIAS 2007, p. 23, n. 34.

25 — GRAZIANI 2013.



l'Éther dont Boccace fait l'origine première des futures généalogies proprement divines. Il n'est pas très difficile d'induire de ce livre préliminaire entièrement consacré aux « enfants » de Démogorgon, que comme lui tous les dieux sont sortis de l'imagination des premiers hommes frappés d'étonnement devant les miracles de la nature. Ce n'est pas la cosmogonie platonicienne qui intéresse Boccace, mais la théologie poétique d'Aristote, qui explique que les premiers hommes ont commencé à penser en s'étonnant devant les mystères de la nature, et que le premier inventeur des dieux est un *philomythos*²⁶.

En décrivant en termes très physiologiques l'accouchement de la nature par Démogorgon, Boccace fait aussi allusion à la cosmogonie poétique d'Ovide, qui décrit la discorde des éléments pacifiés par la concorde cosmique²⁷. La nature se crée elle-même, et le nom de Démogorgon peut donc légitimement être interprété comme signifiant la « sagesse de la terre »²⁸. Ainsi le mythographe recompose toute l'histoire des dieux à partir d'un nom « polysème », aussi monstrueux que le corps caverneux qu'il figure : Démogorgon, dieu terrifiant des orages et des séismes, est lui-même un composé de démon infernal, de Gorgone, de Gaia et de cette « sagesse divine » (*daêmôn*) qui a été attribuée par jeu de mots au démon (*daimôn*) de Socrate, l'accoucheur des esprits²⁹.

Son apparition dit assez comment il a été construit, en liaison directe avec la fiction narrative qui ancre la recherche mythographique dans son milieu naturel : c'est en cherchant à savoir « qui sont les premiers dieux imaginés par les anciens », que l'archéologue se trouve soudain projeté dans les entrailles de la terre où il découvre ce corps monstrueux, « tout couvert de moisissures

26 — ARISTOTE, *Mét.* A 2, 982b 12-21.

27 — OVIDE, *Métamorphoses*, I, 17-25 (*nulli sua forma manebat / obstabatque aliis aliud, quia corpore in uno / frigida pugnabant calidis, umentia siccis, / mollia cum duris, sine pondere habientia pondus. / Hanc deus et melior litem natura diremit. / [...] / Quae postquam evoluit caecoque exemit acervo / dissociata locis concordia pace ligavit.* « Rien ne conservait sa forme, et chaque élément se heurtait aux autres, car en un seul corps se combattaient le froid et le chaud, le sec et l'humide, le mou et le dur, le pesant et ce qui n'a pas de poids. Un dieu avec la nature améliorée mit fin à cette lutte. [...] Après les avoir déployés et tirés de la masse aveugle, il leur attribua un lieu et les lia en paix par la concorde »). Voir GRAZIANI 2012.

28 — *Sonat igitur, ut reor, Demogorgon grece, terrae deus latine. Nam demon deus, ut ait Leontius, Gorgon autem terra interpretatur. Seu potius sapientia terre, cum saepe demon sciens vel sapientia exponatur.* (I, *proem.* « Démogorgon s'entend en grec, à mon avis, comme dieu de la terre en latin. En effet *démon* signifie dieu, d'après Léonce Pilate, et *Gorgon* terre. Ou plutôt sagesse de la terre, car on explique souvent *démon* comme signifiant savant ou sagesse »).

29 — PLATON, *Cratyle* 397e-398c (GRAZIANI 2009). Pour la tradition interprétative de ce *daimôn*, voir ÁLVAREZ/IGLESÍAS 2016.



et rongé par des amas d'ombres brumeuses » (I, 1, *proem.*). Le mythographe conjecture alors que les hommes des temps préhistoriques, ayant observé que la terre produisait spontanément toutes sortes de nourritures, qu'après avoir nourri les vivants elle absorbait en retour tous les corps morts, qu'elle était parfois agitée de séismes et faisait entendre de grands bruits accompagnés d'éruptions volcaniques, imaginèrent en reliant tous ces phénomènes qu'elle avait « caché en elle un esprit divin (*mens divina implicita*) qui donnait ainsi des signes d'intelligence (*intellectu et nutu*) et dont le séjour était souterrain ». Hypothèse confirmée, ajoute Boccace, par ceux qui explorent ces cavernes qui s'ouvrent à la surface de la terre et se prolongent en galeries souterraines de plus en plus profondes.

Le « plus haut sens » que la sagacité du lecteur doit chercher à atteindre pour suivre Boccace se trouve aussi bien dans les hauteurs célestes que dans les profondeurs de la terre et au fond des mers. Ce n'est pas par digression que Boccace associe alors à la découverte de cet « esprit de la terre » dont il fait l'ancêtre de tous les dieux un long plaidoyer pour la liberté d'interprétation, annonçant ainsi dès le prologue le discours démonstratif des derniers livres qui articule la parole voilée des poètes et « l'intellect sain » de l'interprète. Cette méthode de lecture par composition qui configure en mythes un livre reliant tous les rivages s'accorde avec le « colloque » (*collocutio*) qu'entretient constamment le mythographe avec le poète et le fabulateur qui sont en lui.

Bibliographie

Álvarez Morán, M.C. et Iglesias Montiel, R.M. (2007) *Los quince libros de la Genealogia de los dioses paganos*, traduction espagnole seule, notes et introduction, Madrid.

Álvarez Morán, M.C. et Iglesias Montiel, R.M. (2016) « La *Genealogia deorum* y las prácticas mitográficas de Boccaccio », dans A. Zucker, J. Fabre-Serris, Y. Tilliette, G. Besson (éds), *Lire les mythes. Formes, usages et visées des pratiques mythographiques de l'Antiquité à la Renaissance*, Lille (sous presse).

Delègue, Y. (ed) (2001) *La généalogie des dieux païens. Livres XIV et XV. Un manifeste pour la poésie, Giovanni Boccaccio*, traduction avec notes, Strasbourg

Graziani, F. (1994) « Mythe et allégorie ou l'arrière-pensée des poètes », dans P. Cazier (éd.), *Mythe et création*, Lille, p. 145-157.

Graziani, F. (2006) « *Mythologia, genealogia, archaiologia*. Fonction paléontologique de la mythographie », *Kernos* 19, p. 201-214.

Graziani, F. (2009^a) extraits de BOCCACE, *Esposizione sopra la Commedia di Dante*, (traduction avec notes), dans E. Wolff (ed), *Fulgence, Virgile dévoilé*, Lille, p. 130-163.

Graziani, F. (2009^b) « La parole voilée », postface à *Fulgence, Virgile dévoilé*, Lille, p. 189-202.

Graziani, F. (2012) « *Synthesis* mythographique et confabulation poétique. Une lecture humaniste du principe de structuration des métamorphoses », dans M. C. Álvarez Morán et R. M. Iglesias Montiel (éds), *Y el mito se hizo poesía*, Madrid, p. 271-283.

Graziani, F. (2013) « Pan figure de l'univers : la fabrique du sens dans la tradition mythographique de la Renaissance », *RHR* n° 77, p. 51-66.

Graziani, F. (2015^a) « L'origine du nom de poète selon Boccace », dans J. Pigeaud (éd.), *L'origine*, XIX^{èmes} Entretiens de La Garenne Lemot, Rennes, p 373-386.

Graziani, F. (2015^b) « L'archéologie maritime de Boccace. Éloge de la Méditerranée et naufrage des civilisations », dans M. Vergé-Franceschi (éd.), *Naufrages, épaves et archéologie sous-marine*, XVII^e Journées universitaires de Bonifacio (sous presse).

Graziani, F. (2016) *La pensée fossile. Mythe et poésie d'Aristote à Vico*, Arles.

Graziani, F. (à paraître) « *La république du genre humain*. La Méditerranée comme lieu d'échanges interculturels dans la *Généalogie des dieux* de Boccace », dans F. Graziani et A. Zucker (éds), *Mythographie de l'étranger*, VII^e rencontres du réseau Polymnia, Corte-Nice.